

Sylvia Plath  
(1932-1963)

## POÈMES

traduits de l'anglais par Jean-Pierre Vallotton

### PAYSAGE D'HIVER AUX FREUX *(Winter Landscape, with Rooks)*

L'eau dans le bief du moulin, par une écluse de pierre,  
se jette dans ce réservoir noir  
où, absurde et hors de saison, un seul cygne  
flotte chaste comme la neige, se gaussant de l'esprit obnubilé  
qui a soif de haler bas le reflet blanc.

Le soleil austère descend en amont du marais,  
œil orange de cyclope, dédaignant de considérer  
plus longtemps ce paysage de dépit ;  
emplumée de sombre en pensée, j'avance à grands pas comme un  
freux,  
broyant du noir alors que tombe la nuit d'hiver.

Les roseaux de l'été passé sont tous gravés dans la glace  
comme l'est ton image en mon œil ; un gel sec  
lustre la vitre de ma blessure ; quelle consolation  
peut-elle être tirée de la roche pour faire reverdir  
la lande du cœur ? Qui cheminerait en ce lieu désert ?

1956

SOLILOQUE DE LA SOLIPSISTE  
*(Soliloquy of the Solipsist)*

Moi ?  
Je vais seule ;  
La rue de minuit  
Se dévide de sous mes pieds ;  
Quand mes yeux se ferment  
Ces maisons rêveuses sont toutes mouchées ;  
Par un de mes caprices  
L'oignon céleste de la lune plane haut  
Sur les pignons.

Je  
Fais rapetisser les maisons  
Et diminuer les arbres  
En m'éloignant ; la laisse de mon regard  
Balance les marionnettes humaines  
Qui, ne se doutant pas à quel point elles s'amenuisent,  
Rient, embrassent, se saoulent,  
Et ne devinent pas que si je décide de fermer à demi les yeux  
Elles meurent.

Je  
Si de bonne humeur,  
Donne à l'herbe sa verdure  
Blasonne le ciel de bleu, et dote le soleil  
D'or ;  
Cependant, dans mes états d'âme les plus glaciaux, je détiens  
Le pouvoir absolu  
De boycotter les couleurs et d'interdire à toute fleur  
D'exister.

Je  
Sais que tu parais  
Vigoureux à mon côté,  
Déniant que tu as jailli de ma tête,  
Affirmant que tu sens  
L'amour assez ardent pour prouver la réalité de la chair,  
Quoiqu'il soit parfaitement clair que  
Toute ta beauté, tout ton esprit, ne sont, mon cher, qu'un cadeau  
De moi.

1956

ÉQUIPE DE NUIT  
*(Night Shift)*

Ce n'était pas un cœur, battant,  
Ce grondement sourd, cette stridence  
Lointaine, pas du sang dans les oreilles  
Ne racolant nulle fièvre

Pour en imposer au soir.  
Le bruit venait de l'extérieur :  
Un métal détonant  
Inhérent, évidemment, à

Cette banlieue apaisée : il  
Ne fit sursauter personne, bien que le son  
Ébranlât le sol par sa force de frappe.  
Il prit racine à ma venue

Jusqu'à ce que la source grondante, mise à nu,  
Ait confondu d'ineptes conjectures :  
Encadrées par les fenêtres de l'usine d'argent  
De Main Street, d'immenses

Masses hissées, des roues tournant,  
Ralenties, laissaient retomber leur tonnage  
Vertical de métal et de bois ;  
Étourdissant jusqu'à la moelle. Des hommes

En maillots blancs tout autour, surveillant  
Sans répit ces machines graisseuses,  
Surveillant, sans répit, l'action obtuse  
Inlassable.

1957

AUTOMNE DE GRENOUILLE  
*(Frog Autumn)*

L'été se fait vieux, mère insensible.  
Les insectes sont rares, décharnés.  
En ces terres palustres nous ne faisons que  
Coasser et dépérir.

Les matins se dissipent en somnolence.  
Le soleil s'éclaircit tardivement  
Parmi les flasques roseaux. Les mouches nous manquent.  
Le marais se flétrit.

Le gel lâche même l'araignée. A l'évidence  
Le génie de la plénitude  
Se loge ailleurs. Notre race s'amincit  
Lamentablement.

1958

DEUX VUES D'UNE CHAMBRE MORTUAIRE  
*(Two Views of a Cadaver Room)*

I

Le jour où elle visita la salle de dissection  
Ils avaient disposé quatre hommes, noirs comme des dindons brûlés,  
Déjà à moitié décordés. Une exhalaison aigre  
Des cuves de la mort leur collait à la peau ;  
Les jeunes hommes en blouse blanche commencèrent leur besogne.  
La tête de son cadavre avait été défoncée,  
Et elle put à peine distinguer quoi que ce fût  
Dans ces décombres de lamelles de crâne et de vieux cuir.  
Un bout de corde olivâtre tenait le tout ensemble.

Dans leurs bocaux les bébés à nez d'escargot musardent et luisent.  
Il lui tend le cœur sectionné comme un bijou de famille fendu.

II

Dans le panorama de fumée et carnage de Breughel  
Deux personnes seulement sont aveugles à la foule des charognes :  
Lui, flottant sur la mer de ses jupes en satin  
Bleu, chante dans la direction  
De son épaule nue, tandis qu'elle se penche,  
Tenant du bout des doigts un feuillet de musique, sur lui,  
Tous deux sourds à la viole aux mains  
De la tête-de-mort ombrageant leur chant.  
Ces amants flamands fleurissent ; pas pour longtemps.

Cependant la désolation, enlisée dans la peinture, épargne le petit territoire  
Insensé, raffiné, dans le coin inférieur droit.

1959

LE JARDIN DU DOMAINE  
*(The Manor Garden)*

Les fontaines sont à sec et les roses passées.  
Encens de mort. Ton jour approche.  
Les poires engraisent comme de petits bouddhas.  
Une brume bleue étire le lac.

Tu traverses l'ère des poissons,  
Les siècles présomptueux du porc —  
Tête, orteil et doigt  
Se dégagent de l'ombre. L'histoire

Entretient ces cannelures rompues,  
Ces couronnes d'acanthé,  
Et la corneille arrange sa vêtue.  
Tu hérites la bruyère blanche, une aile d'abeille,

Deux suicides, les loups de famille,  
Heures de néant. De rigoureuses étoiles  
Déjà jaunissent les cieux.  
L'araignée sur sa propre corde

Traverse le lac. Les vers  
Quittent leurs habituelles demeures.  
Les petits oiseaux convergent, convergent  
Avec leurs présents à une difficile naissance.

1959

MORT-NÉS  
(*Stillborn*)

Ces poèmes ne vivent pas : c'est un triste diagnostic.  
Ils ont assez bien fait pousser leurs orteils et leurs doigts,  
Leurs petits fronts bombés de concentration.  
S'ils n'ont pas réussi à se promener comme des humains  
Ce n'était pas du tout par manque d'amour maternel.

Oh je ne puis comprendre ce qui leur est arrivé !  
Ils sont adéquats en forme en nombre et en toute chose.  
Ils se tiennent si gentiment dans le fluide de conservation !  
Ils me sourient et me sourient et me sourient et me sourient.  
Et pourtant les poumons ne veulent pas s'emplir ni le cœur se mettre  
en marche.

Ce ne sont pas des porcs, ce ne sont pas même des poissons,  
Quoiqu'ils aient un air de porc et de poisson —  
Cela serait mieux qu'ils soient vivants, et c'est ce qu'ils étaient.  
Mais ils sont morts, et leur mère presque morte par distraction,  
Et ils ouvrent de grands yeux stupides, et ne parlent pas d'elle.

1960

RÉVEIL EN HIVER  
*(Waking in Winter)*

Je puis goûter au fer-blanc du ciel — au fer-blanc authentique.  
L'aube hivernale est couleur de métal,  
Les arbres se raidissent par endroit comme des nerfs brûlés.  
Toute la nuit j'ai rêvé de destruction, d'anéantissement —  
Une chaîne de gorges coupées, et toi et moi  
Nous éloignant peu à peu dans la Chevrolet grise, buvant le poison  
Vert des pelouses apaisées, les petites pierres tombales en planches,  
Silencieuses, sur des roues de caoutchouc, en route pour la plage.

Comme les balcons retentissaient ! Comme le soleil allumait  
Les crânes, les os dégrafés face au panorama !  
Espace ! Espace ! Les draps de lit tombaient totalement en lambeaux.  
Des pieds de berceaux se fondaient en de terribles attitudes, et les  
infirmières —

Chaque infirmière rapiécait une plaie avec son âme et disparaissait.  
Les invités funestes n'avaient pas été satisfaits  
Des chambres, ni des sourires, ni des magnifiques gommiers,  
Ni de la mer, faisant taire leurs sens pelés comme la Vieille Mère  
Morphée.

1960



DANS LE PLÂTRE  
(*In Plaster*)

Je n'en sortirai jamais ! Je suis double à présent :  
Cette nouvelle personne absolument blanche et la vieille jaune,  
Et la personne blanche est certainement la supérieure.  
Elle n'a pas besoin de nourriture, elle est une des vraies saintes.  
Au début je la détestais, elle n'avait pas de personnalité —  
Elle était couchée dans le lit avec moi comme un corps mort  
Et j'avais très peur, car elle était façonnée exactement comme moi

Seulement bien plus blanche et incassable et sans plaintes.  
Je n'ai pas pu dormir durant une semaine, elle était si froide.  
Je lui faisais grief de tout, mais elle ne répondait pas.  
Je ne pouvais pas comprendre son attitude stupide !  
Quand je la frappais elle demeurait impassible, comme une vraie  
pacifiste.

Puis je réalisai qu'elle attendait de moi que je l'aime :  
Elle commença à se réchauffer, et je vis ses avantages.

Sans moi, elle n'aurait pas existé, c'est pourquoi elle m'était  
reconnaissante.

Je lui avais donné une âme, je resplendissais par elle comme une rose  
Resplendit en un vase de porcelaine sans grande valeur,  
Et c'était moi qui attirais l'attention de chacun,  
Non sa blancheur et sa beauté, comme je l'avais d'abord supposé.  
Je l'encourageais un peu avec condescendance, et elle avalait cela —  
On pouvait voir presque immédiatement qu'elle avait une mentalité  
d'esclave.

J'acceptais qu'elle soit à mon service, et elle adorait cela.  
Le matin elle me réveillait de bonne heure, réfléchissant le soleil  
Sur son torse étonnamment blanc, et je ne pouvais m'empêcher de  
remarquer

Sa bonne tenue et son calme et sa patience :  
Elle ménageait ma faiblesse comme la meilleure des infirmières,  
Tenant mes os en place pour qu'ils se remettent comme il faut.  
A la longue nos relations sont devenues plus intenses.

Elle cessa de s'ajuster à moi de si près et semblait distante.  
Je la sentais me critiquer malgré elle,  
Comme si mes habitudes l'offensaient en quelque manière.  
Elle laissa entrer les courants d'air et devint de plus en plus distraite.

Et la peau me démangeait et s'écaillait en molles particules  
Simplement parce qu'elle s'occupait si mal de moi.  
Alors je vis où était le problème : elle pensait être immortelle.

Elle voulut me quitter, elle pensait qu'elle était supérieure,  
Et je l'avais laissée dans l'ignorance, et elle était pleine de  
ressentiment —  
Gâcher ses jours au service d'un demi-cadavre !  
Et secrètement elle commença à espérer que je meure.  
Alors elle pourrait revêtir ma bouche et mes yeux, me revêtir  
entièrement,  
Et arborer mon visage fardé comme une gaine de momie  
Arbore le visage d'un pharaon, bien qu'il soit fait de boue et d'eau.

Je n'étais pas du tout en mesure de me débarrasser d'elle.  
Elle me soutenait depuis si longtemps que j'en étais toute flasque —  
J'en avais même oublié comment marcher et m'asseoir,  
Si bien que je prenais garde à ne l'indisposer en aucune façon  
Ni me vanter à l'avance du temps où je prendrais ma revanche.  
Vivre avec elle était comme vivre avec mon propre cercueil :  
Je dépendais malgré tout encore d'elle, quoique je le fisse à regret.

J'avais pensé que nous pourrions nous en sortir ensemble —  
Après tout, c'était une sorte de mariage, d'être si proches.  
Maintenant je vois que cela doit être l'une ou l'autre de nous deux.  
Elle peut être une sainte, et je peux être laide et hirsute,  
Mais elle se rendra bientôt compte que cela n'importe pas le moins du  
monde.

Je rassemble mes forces ; un jour je m'en sortirai sans elle,  
Et elle périra alors de néant, et je commencerai à lui manquer.

1961

## DERNIÈRES PAROLES

*(Last Words)*

Je ne veux pas une caisse ordinaire, je veux un sarcophage  
Avec des raies tigrées, et un visage dessus  
Rond comme la lune, pour regarder fixement vers le haut.  
Je veux pouvoir les voir quand ils viendront  
Piocher parmi les minéraux muets, les racines.  
Je les vois déjà — les pâles visages, distances d'étoiles.  
A présent ils ne sont rien, ils ne sont pas même des bébés.  
Je les imagine sans pères ni mères, comme les premiers dieux.  
Ils se demanderont si j'étais importante.  
Je devrais cristalliser et préserver mes jours comme des fruits!  
Mon miroir s'embrume —  
Encore quelques souffles, et il ne reflétera plus rien du tout.  
Les fleurs et les visages blanchissent comme des draps.

Je n'ai pas confiance en l'âme. Elle s'échappe comme buée  
Dans les rêves, par l'orifice de la bouche ou des yeux. Je ne puis la  
retenir.

Un jour elle ne reviendra pas. Les choses ne sont pas ainsi.  
Elles demeurent, leur petit éclat particulier  
Réchauffé par de nombreux maniements. Elles ronronnent presque.  
Quand la plante de mes pieds deviendra froide,  
L'œil bleu de mon turquoise me réconfortera.  
Laissez-moi mes pots de cuisine en cuivre, laissez mes pots de fard  
Éclorre autour de moi comme des fleurs de nuit, avec une bonne  
senteur.

Ils m'enrouleront dans des bandages, ils rangeront mon cœur  
Sous mes pieds dans une parcelle soignée.  
Je me reconnaitrai à peine. Il fera sombre,  
Et l'éclat de ces petites choses sera plus doux que le visage d'Ishtar.

1961

MIROIR  
*(Mirror)*

Je suis argenté et rigoureux. Je n'ai pas de préjugés.  
Quoi que je voie, je l'engloutis immédiatement  
Juste comme cela est, sans que le voile amour ou dégoût.  
Je ne suis pas cruel, seulement fidèle —  
L'œil d'un petit dieu, à quatre coins.  
La plupart du temps je médite sur le mur opposé.  
Il est rose, avec des mouchetures. Je le regarde depuis si longtemps  
Que je le prends pour une partie de mon cœur. Mais il vacille.  
Les visages et l'obscurité à l'infini nous séparent.

A présent je suis un lac. Une femme se penche sur moi,  
Scrutant mon étendue pour savoir ce qu'elle-même est vraiment.  
Puis elle se tourne vers ces menteuses, les chandelles ou la lune.  
Je vois son dos, et le reflète fidèlement.  
Elle me récompense par des larmes et un mouvement de mains agitées.  
Je suis important pour elle. Elle va et vient.  
Chaque matin c'est son visage qui remplace l'obscurité.  
En moi elle a noyé une jeune fille, et en moi une vieille femme  
S'élève vers elle jour après jour, comme un terrible poisson.

1961

POUR UN FILS SANS PÈRE  
*(For a Fatherless Son)*

Tu auras conscience d'une absence, plus tard,  
Grandissant à ton côté, comme un arbre,  
Un arbre de mort, couleur passée, un gommier australien —  
Devenant chauve, châtré par la foudre — une illusion,  
Et un ciel comme le derrière d'un porc, un manque complet  
d'attention.

Mais pour le moment tu es muet.  
Et j'aime ta stupidité,  
Son miroir aveugle. J'y regarde  
Et ne découvre d'autre visage que le mien, et tu trouves cela drôle.  
Il m'est bon

Que tu saisisse mon nez, barreau d'une échelle.  
Un jour tu pourras toucher à ce qui est faux  
Les petits crânes, les collines bleues écrasées, le silence infect.  
Jusque-là tes sourires sont de l'argent trouvé.

1962

## ARBRES D'HIVER

*(Winter Trees)*

Les encres de l'aube humide font leur dissolution bleue.  
Sur leur buvard de brume les arbres  
Ont l'air d'un dessin botanique —  
Souvenirs devenant, anneau sur anneau,  
Une suite de noces.

Ne connaissant ni avortements ni chienneries,  
Plus fidèles que les femmes,  
Ils portent si bien semence sans effort !  
Sentant les vents, qui sont futiles,  
Solidement enfoncés jusqu'à la taille dans l'histoire —

Comblés d'ailes, détachement de ce monde.  
En cela, ils sont des Léda.  
O mère des feuilles et de douceur  
Qui sont ces pieta ?  
Les ombres de palombes chantant, mais ne soulageant rien.

1962

ENFANT  
*(Child)*

Ton œil clair est la seule chose absolument magnifique.  
Je veux le remplir de couleurs et de canards,  
Le zoo du neuf

Dont tu médites les noms —  
Perce-neige d'avril, flûte indienne,  
Petite

Tige sans ride,  
Étang dans lequel les images  
Devraient être grandioses et classiques

Non ces mains troublées  
Qui se tordent, ce sombre  
Plafond sans étoile.

1963

Poèmes extraits de  
*Collected Poems*, 1981  
Faber and Faber, London